

OCCIDENT ET ORIENT

ESSAI SUR L'HUMANISME

Ille, trahens secum vires Orientis.

VIRGILE

La cassure définitive entre l'Orient et l'Occident date de la Renaissance. Jusque-là, les deux groupes de civilisations se sentaient confusément en opposition réciproque : les luttes des Grecs et des Perses, la rivalité de Rome et de Carthage, la bataille d'Actium, le partage de l'Empire après Théodose, les Croisades révèlent tour à tour le conflit profond de deux masses humaines. Tantôt c'est la politique qui les divise, tantôt c'est la religion ; mais les limites sont vagues, et l'ambition des conquérants peut aspirer à les abolir. Alexandre, élève d'Aristote, rêve et réalise presque une monarchie universelle ; il absorbe dans la culture hellénique toutes les grandes civilisations du passé, Asie Mineure, Syrie, Perse, Égypte et jusqu'à l'Inde même. Rome recueille l'héritage des lettres, des sciences, des arts helléniques et porte leur domaine jusqu'aux rives de l'Atlantique. Le christianisme, qui est à ses débuts une reprise de l'Orient sur l'Occident, se laisse bientôt gagner à l'idéal romain d'une domination universelle ; du dieu des prophètes juifs, il veut faire le Seigneur de la terre entière. Le monde ancien est, après tout, si étroit qu'il se prête sans grand effort à une vision d'unité : l'Europe lui est fermée au delà du Rhin et du Danube, l'Asie au delà des plateaux iraniens, l'Afrique au delà du Nil égyptien et de la lisière du Sahara ; plus loin, c'est le patrimoine des explorateurs, des marchands aventureux et des

conteurs inventifs. Le moyen âge chrétien ajoute le nord et le centre de l'Europe.

A partir de 1492, en cinquante années, le monde se double, se triple, se multiplie démesurément : un immense continent est découvert; un autre, presque ignoré, est reconnu sur toutes ses côtes; l'Inde, la Chine, le Japon entrent dans le mouvement régulier des échanges maritimes. Le premier voyage par mer autour du monde est accompli dès 1520. Tout est bousculé dans les rubriques courantes : des pays surgissent, et des hommes et des dieux, et des langues, et des institutions que personne n'avait prévus. Rude épreuve pour les vieilles doctrines. Avec l'horizon du présent, la perspective du passé se transforme : sous la couche latine, on retrouve la Grèce; sous la couche chrétienne, la Judée. Tout ce qu'on avait cru dater d'un temps immémorial se rapproché, n'est plus qu'un héritage altéré des siècles plus anciens que le prestige d'une découverte toute fraîche embellit, ennoblit. Au regard de l'Église romaine, la vie du monde s'était développée sur le plan de l'Empire romain; de la cité romaine, que les empereurs avaient étendue jusqu'aux limites de ce qu'on croyait être l'univers, saint Augustin avait fait la Cité de Dieu, gouvernée par les lois du Seigneur, conduite par sa sagesse d'étape en étape vers sa destination suprême, le triomphe définitif de la foi. C'est la vue que, au xvii^e siècle encore, Bossuet, Père de l'Église, mais en retard sur son temps, développe en tableaux éblouissants dans son discours sur ce qu'il ne craint pas d'appeler l'*Histoire Universelle*, quand les missionnaires mêmes de l'Église chrétienne ont déjà étudié et noté les traditions, légendaires ou positives, des Indes, du Tibet, de la Chine, du Japon. Cette mutilation volontaire, systématique, est un aveu : la vieille doctrine, construite pour un cadre restreint, ne s'ajuste pas au monde nouveau. Voltaire et Montesquieu lui opposent bientôt, avec une autorité victorieuse, l'*Essai sur les Mœurs* et l'*Esprit des Lois* qui couronnent et parachèvent l'effort laborieux d'émancipation poursuivi depuis deux siècles : l'homme est, en dehors des caprices de la métaphysique, un produit et un agent de l'histoire; les sociétés et les institutions humaines sont l'œuvre du temps, du sol, du climat, et varient avec eux selon des

relations nécessaires. L'homme est solidaire ainsi de tout le passé, de tout le présent et solidairement responsable de tout l'avenir; la destinée de chacun reste une tragédie métaphysique qui s'ouvre et se ferme sur un mystère; mais entre les deux énigmes qui l'étreignent à la naissance et à la mort, l'homme n'est plus totalement écrasé; l'espace s'élargit un peu. La vie reste un point entre deux infinis d'ignorance; mais sur ces deux infinis l'intelligence a gagné du terrain. L'espèce humaine, qu'il prolonge et qui le prolongera, donne à l'homme une première raison d'être, qui ne résout rien dans l'ordre du transcendant, mais qui satisfait en quelque mesure les exigences les plus puissantes de la logique et de la raison. L'homme ne prend pas la place de Dieu; mais entre Dieu et lui, l'humanité jette une sorte de pont qui dissimule l'horreur de l'abîme toujours béant aux deux extrémités. L'intelligence humaine, soulagée d'un long cauchemar de théologie, retrouve une fraîcheur nouvelle et s'abreuve avec délices aux flots souriants de la pensée grecque, qu'un heureux concours de catastrophes a détourné vers l'Europe. Pascal, au confluent de Montaigne et de saint Augustin, a su discerner d'un coup d'œil perspicace le trait essentiel de l'esprit nouveau qu'il incarne, en dépit de lui-même, tandis qu'il s'obstine désespérément à défendre l'esprit ancien; dans son fragment d'un *Essai sur le vide* (éd. Havet, p. 592), il esquisse la doctrine en vertu de laquelle « toute la suite des hommes pendant le cours de tant de siècles doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ». Les éditeurs de Pascal se sont plu à signaler des passages analogues chez saint Augustin, chez Roger Bacon, chez François Bacon, chez Descartes. Saint Augustin avait, il est vrai, entrevu l'idée du progrès en constatant l'analogie du développement de l'homme et du genre humain, mais il s'était gardé de pousser plus loin ce parallèle. La Bible est l'interprète fidèle de l'antiquité tout entière, quand elle place au berceau de l'homme « la naïve simplicité du monde naissant » suivie bientôt d'une déchéance plus ou moins irréparable. L'âge d'or n'est qu'au début; le présent est toujours l'âge de fer. Les espoirs messianiques, proposés comme une consolation par Zoroastre, par l'Église bouddhique, par les prophètes

d'Israël, ont toujours fini par être décidément trop lointains, pour des religions en pleine activité; si le Judaïsme et le Parsisme somnolent ont pu s'y arrêter, Bouddhisme et Christianisme les ont rapprochés à la portée des fidèles pour les aider à franchir cette « vallée de larmes ».

Jusqu'à la Renaissance, l'Orient et l'Occident communient, sous des espèces diverses, dans la même mystique, la mystique du salut. L'homme cherche et suit la voie qui, par les œuvres ou par la foi, doit le conduire après la mort à l'éternité du bonheur, paradis des élus, absorption en Dieu, extinction totale. La Renaissance introduit une mystique nouvelle, la mystique du progrès. Une loi naturelle, garantie par l'expérience des siècles, veut que la suite des générations s'achemine d'étape en étape vers le bonheur idéal, et par conséquent réalise plus de vérité dans l'ordre de la science, plus de justice dans l'ordre de la société. La connaissance du passé prend dans cette mystique une valeur que l'histoire chez les anciens n'avait jamais atteinte. Pour eux, l'histoire était surtout un cours de morale et une leçon de politique; elle perpétuait les grands exemples ou elle expliquait la destinée des états; pour le reste, c'était une œuvre d'art ou une distraction de curieux. Avec l'humanisme, l'histoire devient la base même des sciences de l'homme. Elle est mieux et plus qu'une expérience; elle indique une direction, la seule dont l'homme dispose, puisque l'avenir reste inconnaissable. On s'explique alors la frénésie des savants à déchiffrer le passé. On recueille avec piété tous les monuments, tous les documents. Un Budé justifie sa gloire par un énorme in-folio *De Assæ*, sur le sou romain. Les commentateurs, les lexicographes, un Casaubon, un Scaliger, un Saumaise égalent en renommée les écrivains, les artistes les plus fameux. La chronologie de la Bible, acceptée sans discussion, place la création à si courte distance que ce semble être un jeu d'atteindre aux origines humaines. Mais bientôt on s'achoppe, dans l'Extrême-Orient qui s'ouvre, à des civilisations qui sont réfractaires à l'ordre biblique. Un apocryphe indien, l'Ezour-Védam, est manié comme une arme de combat; la date de Zoroastre se discute avec passion comme un problème capital. Les langues sacrées de l'Asie, le sanscrit, le zend, défendues avec une sorte de jalousie

féroce par des prêtres que l'indiscrétion de l'Europe inquiète sont acculées à livrer leur mystère. D'autres langues, plus récalcitrantes encore, paraissent inviolables sous le sceau d'un silence vingt fois, trente fois centenaire; le génie d'un Champollion ne connaît pas d'obstacles, et recule d'un bond l'horizon du passé humain.

A de pareilles conquêtes, triomphe désintéressé de l'intelligence humaine sur l'ignorance, l'Orient n'a rien à opposer. En dehors des pays de la Renaissance, un Champollion ne s'est jamais rencontré, parce qu'il ne peut pas s'y rencontrer. Pour arriver à cette passion de la recherche, à cette soif de savoir, à cette volonté de découvrir, il faut une tradition continue, une philosophie vivante comme une force et devenue sûre comme un instinct. On croit volontiers dans les cercles hostiles à l'Occident qu'il suffit d'emprunter à l'Occident ses procédés techniques pour l'imiter, l'égaliser, et rivaliser avec lui. C'est une erreur qui pèse aujourd'hui lourdement sur le monde. Les sciences occidentales sont solidaires de l'humanisme occidental; elles sont nées avec lui, elles ont grandi avec lui, elles sont inséparables de lui; de part et d'autre, c'est la même attitude de l'esprit en face de questions d'ordres divers. La foi dans l'observation et dans l'expérience qui soutient un Galilée ou un Pasteur, n'est pas un phénomène isolé qui se manifeste par hasard, elle procède d'un système de vie sociale qui la prépare et l'entretient; ni l'empirisme chinois, ni la rêverie hindoues, ni le fatalisme musulman n'ont chance de la susciter. La gravité de l'erreur orientale se marque surtout en politique, le malaise actuel du monde en est le fruit amer. L'Occident, héritier et disciple de la Grèce et de Rome, a élaboré, au prix d'efforts douloureux et d'expériences chèrement acquises, certains concepts et certaines formes appropriés à son long développement; leurs noms, tantôt grecs, tantôt latins, décèlent la profondeur de leurs racines : patrie, nation, état, citoyen, aristocratie, démocratie, dictature. Aucun de ces termes n'a d'équivalent par ailleurs; il ne suffit pas, pour les rendre intégralement, de les transcrire ou de les traduire. Déjà, entre des civilisations voisines et apparentées, la simple traduction d'ouvrages littéraires pose des questions presque insolubles; jamais deux abstractions, dans l'ordre intellectuel ou

dans l'ordre du sentiment, ne coïncident avec exactitude; les mots les plus concrets eux-mêmes ne s'entourent pas du même cortège d'associations. La politique et la société se fondent sur un appareil d'abstractions des plus compliquées, et d'autant plus redoutables qu'elles réagissent sur toute la vie de tous les individus. Le vieil adage qui fait du traducteur un traître (*traduttore traditore*) n'a malheureusement pas cours en Orient, autrement les problèmes si difficiles que les empiètements occidentaux ont provoqués en Orient ne se poseraient pas dans des termes qui les rendent insolubles. On parle du nationalisme hindou sans penser que l'Inde n'a pas un seul mot indien pour désigner la nation; on part sur des équivoques, on aboutit à la confusion.

L'humanité dans son ensemble est solidaire, chaque groupe humain n'en est pas moins spécialement solidaire d'un type historique de civilisation. L'humanisme n'a rien à voir avec les rêves humanitaires où se complaît une sensibilité puérile; doctrine de faits et d'expérience, il se résigne à reconnaître la diversité des sociétés humaines; il tend, par des recherches poursuivies en tous sens, à en distinguer les traits propres pour aboutir à des définitions aussi complètes, aussi précises que la complexité des faits humains le permet. La crise de nationalisme, qui agite l'Europe et qui par contagion s'étend au reste du monde, est son œuvre; quelque part qu'on l'étudie, on trouve au point de départ l'historien ou le linguiste. La renaissance des patois, la restauration des langues mortes sont les contre-coups inconscients des leçons de l'humanisme. L'ébranlement qui a suivi la grande guerre a secoué des léthargies millénaires; la Palestine du roi Salomon, l'Assyrie de Sémiramis ont revendiqué leurs droits à la vie nationale. D'honnêtes gens ont cru que la vertu magique du sol suffirait à ranimer les civilisations qui y avaient autrefois fleuri, sans tenir compte des changements survenus à l'entour. On aime à s'imaginer que chaque peuple crée spontanément sa culture propre, et qu'il la tire exclusivement de ses propres ressources; on oublie la part des voisins qui jouent pourtant un rôle essentiel. Une civilisation est un moment précis de l'histoire universelle, elle marque un point d'équilibre entre les forces internes d'un peuple et les forces d'influences qui s'exercent sur lui du dehors.

Elle correspond à une carte de géographie politique, et elle est susceptible d'en suivre les variations. Une nation en plein épanouissement se trouve donc intéressée à la stabilité des états qui l'entourent. La longue persistance de la civilisation européenne tient peut-être en dernier ressort à la stabilité prolongée des états occidentaux; qu'un petit territoire comme l'Alsace-Lorraine puisse par ses fluctuations réagir sur la vie du monde entier, montre à quel point de stabilité l'Europe occidentale est parvenue. Ici encore, la comparaison avec l'Orient est accablante pour lui : d'immenses espaces mal définis, mal différenciés, l'Inde, la Chine, l'Iran, le Turkestan, travaillés à de courts intervalles par des mouvements de croissance démesurés, partagés entre des races diverses, étrangères et souvent hostiles l'une à l'autre. Les périodes de stabilité, toujours exceptionnelles, se traduisent aussitôt pour la civilisation en siècles glorieux : Mauryas et Gouptas dans l'Inde, Han, Q'ang, Song, Ming en Chine. Sans la rude poigne du pouvoir moscovite, instruit et *équipé* à l'euro-péenne, l'Asie du Nord aurait connu récemment encore ces alternatives, qui lui furent jadis familières. L'Europe Centrale, par l'amplitude de ses oscillations géographiques, participe de l'Asie plus que de l'Occident; le démembrement et la résurrection d'un état aussi vaste que la Pologne témoignent d'un stage encore bien flou de différenciations nationales.

En fait, l'humanisme n'est pas l'Occident, l'Europe entière est bien loin de lui être acquise. Fondé sur l'étude d'une continuité du passé qui couvre à peu près trois millénaires, il est et il reste le bien propre des peuples qui ont effectivement participé à ce passé. On tend à croire, même chez nous, que l'étude du grec et du latin sont des jouissances de luxe, cultivées pour des raisons de snobisme ou pour des raisons diaboliques de machiavélisme. Si cette opinion venait à dominer, toute la civilisation française serait mise en péril. Une faute grave de pédagogie a failli nous acculer à ce désastre irréparable. Tant que les études classiques ont prospéré sur le domaine même où la culture grecque et la culture latine avaient jadis fleuri, elle ont conservé leur sève vivace; elles se prolongeaient dans la vie quotidienne; elles nourrissaient la pensée, alimentaient la réflexion; le présent communiait par elles avec le passé. Si la

Muse de Ronsard avait « en français parlé grec et latin », elle n'en avait pas moins charmé un siècle d'intelligence et de goût; Boileau, qui lui adresse ce reproche, était, au dire de ses détracteurs, « tout entier dans Horace ». De Sénèque et Lucain à Corneille, d'Euripide à Racine, d'Esopé à La Fontaine, de Théophraste à La Bruyère, le xvii^e siècle sentait à peine le passage. Cent ans plus tard, dans la crise la plus profonde de la France, la Révolution est hantée de réminiscences classiques; Napoléon veut renouveler César : « Rome remplaçait Sparte ». Mais déjà la philologie a traversé le Rhin; elle a mis le pied sur un sol resté inaccessible aux légions romaines; dans ces immenses espaces que Tacite au i^{er} siècle décrivait encore comme on décrivait au xix^e siècle l'Afrique Centrale ou l'Australie, aucune tradition, aucun monument, aucun instinct héréditaire ne vient commenter les classiques. De l'Italie à l'Irlande, l'homme du peuple qui ne sait pas lire est imprégné de rappels, de souvenirs inconscients qui sont le legs des ancêtres oubliés, entretenus et rafraîchis par les clercs, par les lettrés; il reste le bénéficiaire des anciennes générations qui ont pensé, senti, organisé pour lui. Chez les « Germains », le grec et le latin sont l'apanage des docteurs, séparés de la multitude, les livres sont des « textes » où la science allemande applique ses dons admirables d'érudition, de recherche, de construction systématique, mais la vie secrète qui se dissimule dans les œuvres de l'esprit classique lui échappe; elle les traite comme un matériel d'antiquités; dans ce travail elle excelle à tel point que son prestige s'impose aux nations de l'Occident. On l'imité, on la copie, on aspire à enchérir sur elle, et dans l'intervalle d'une génération, l'humanisme est frappé à mort.

Le conflit philosophique qui oppose entre elles deux parties de l'Europe a éclaté dès la naissance de l'humanisme. Le vieil esprit de dogmatisme et de théologie a trouvé un refuge dans le mouvement religieux de la Réforme. L'Église romaine, héritière des méthodes de la Rome impériale, tendait à faire du pape l'empereur des âmes; vicaire de Dieu, il avait reçu sa délégation pour les administrer, et une hiérarchie savante lui permettait d'exercer son autorité spirituelle du haut du Saint-Siège sur les cantons les plus reculés. La société laïque, de plus en plus déchargée des problèmes transcendants, se détachait

des mystères du ciel pour prendre pied solidement sur la terre. La création de la Société de Jésus, triomphante dès son berceau, consomme l'œuvre du christianisme romain : le siècle a trouvé les directeurs complaisants auxquels il n'aspire qu'à s'abandonner pour vaquer à des soins qui l'intéressent davantage. Mais la Réforme remet farouchement la conscience humaine aux prises avec Dieu, dans toute l'horreur de ce débat inégal ; elle ressuscite pour chacun de ses fidèles la mystique absorbante du salut ; elle ne lui laisse même pas le loisir de prier, comme l'admet le jansénisme mathématique de Pascal ; elle impose à son examen une foi, des croyances et elle le somme de s'y enfoncer. Elle est bien la réaction contre Rome, la Rome des papes, la Rome des empereurs, la Rome des arts et de la littérature. Les pays de vieille culture romaine ne s'y trompent pas ; l'Italie, l'Espagne la combattent avec fureur ; la France, un moment surprise, se libère dans une explosion brutale, pactise encore un temps et brise le pacte dans une nouvelle crise de haine. Les rives du Rhin, les rives du Danube, où les colonies de soldats romains ont enfanté de grandes villes, gardent une fidélité inébranlable à Rome ; l'Irlande, qui fut un des derniers foyers de la culture latine, reste catholique ; la Pologne, convertie à la culture latine en même temps qu'à la foi chrétienne, repousse la Réforme ; l'Angleterre, tiraillée dans tout le cours de son histoire entre deux races et deux traditions qu'elle a réussi à fondre dans un type splendide de civilisation, oscille longtemps, déchirée par des guerres civiles qui sont des guerres de religion. La Germanie, l'Europe du Nord qui lui est apparentée de langages et d'institutions, se détachent sans effort de l'Église romaine pour se donner avec ferveur à la Réforme.

Le conflit aujourd'hui change de forme et sous sa métamorphose gagne en acuité ; l'Europe et le monde entier derrière elle ont cette fois encore à choisir entre l'expérience positive et la mystique. Les théories de Rousseau, nées dans un des lieux saints de la Réforme, ont, d'étape en étape, abouti à Karl Marx, la Réforme sociale a trouvé son Luther et son Évangile en Allemagne, et son Calvin en Russie. Le matérialisme historique abolit résolument une large portion de l'histoire humaine, que son dogmatisme condamne comme indigne.

Une compagnie de saints, en possession de vérités infaillibles, va ramener la nature humaine à sa pureté native; l'âge messianique, l'âge d'or, tous les rêves qui ont réconforté la misère humaine, vont se réaliser. La guerre, la pauvreté, la haine, le mal seront détruits à jamais. L'Asie qui se retrouve dans ces mirages paradisiaques, les accepte comme des prophéties nouvelles; elle attend avec confiance le miracle qui fera fleurir sous ses yeux le manguier à peine planté. En face de ce dogmatisme séduisant, les vieux pays de l'humanisme glissent du doute salutaire au doute paralysant, ils sont déjà tout prêts à sacrifier le système d'éducation qui leur a donné la suprématie. Cet héritage du passé qu'ils ont longtemps revendiqué comme le titre authentique de leur noblesse, leur pèse maintenant comme un fardeau encombrant; ils aspirent à l'alléger, comme s'il dépendait d'eux de réduire l'histoire, tandis que l'histoire ouvre ironiquement devant eux des perspectives toujours plus lointaines. Voici que maintenant s'est créée la préhistoire, science au nom singulier et révélateur; on avait naïvement cru toucher au seuil de la civilisation avec la chronologie de l'Égypte ou de l'Assyrie, et derrière elle, des âges nouveaux se découvrent, l'âge du bronze, l'âge de la pierre, le néolithique, le paléolithique, qui donnent le vertige aux intelligences ancrées dans les vieux préjugés, mais qui semblent encore bien courts au regard des nombres astronomiques que l'infiniment grand et l'infiniment petit nous rendent aujourd'hui familiers. Il faut que l'homme blanc, pour parler comme Kipling, accepte virilement son fardeau, ou qu'il cède la place. Plus l'histoire s'allonge, plus le prix de la civilisation s'accroît; quand on mesure la somme d'efforts qu'il a fallu pour aboutir au peu que nous sommes, au peu que nous savons, au peu que nous pouvons, on apprend les vertus suprêmes de l'homme : la patience et l'énergie; le pauvre roi de la nature retourne à sa place qui n'est ni si humble, ni si exaltée dans l'univers. Le progrès ne risque plus d'être pris pour une force aveugle ou pour une loi fatale; il apparaît comme l'effort conscient, délibéré, obstiné, d'une élite souvent payée de sa peine par le dédain, la persécution et le martyre. Une poignée d'individus a de tout temps mené le monde; le reste n'a que réagi, par l'obéissance ou la résistance. Et l'effort de la société doit tendre à recruter

cette élite nécessaire. *Spiritus flat unde vult*; « l'esprit souffle d'où il veut souffler », un choix plus large assure donc plus de chances; mais la vie pratique a ses exigences qui travaillent dans un sens opposé. On ne peut qu'admirer la bourgeoisie française d'avoir cru avec tant de ferveur au grec et au latin; M. Jourdain a bravé le ridicule; il a pris comme les grands seigneurs des leçons de grammaire et de philosophie, et quand il a pris leur place, il a su l'occuper. Grâce à tous ses Jourdain, la France a donné au xix^e siècle le spectacle unique d'une classe moyenne pénétrée tout entière par l'humanisme.

La perte de l'humanisme ne serait pas seulement la déchéance d'une classe; elle menace toute une civilisation. L'humanisme est une des rares forces qui combattent l'étroitesse des intérêts purement nationaux. Au temps des monarchies orgueilleuses et jalouses, il avait réussi à créer la première grande démocratie, la république des lettres, où tous les esprits cultivés pouvaient communier sans distinction de frontières, entre l'Atlantique, la Baltique et la Méditerranée. Il a inspiré à la Révolution la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, magnifique utopie à ses origines, et qui pourtant a changé la face du monde : à la dignité morale de la personne humaine, proclamée avec une vigueur définitive par les classiques du xvii^e siècle, à la dignité intellectuelle de la personne humaine, affirmée par le xviii^e siècle, venait s'ajouter la dignité politique de la personne humaine, qui devait inévitablement conduire au suffrage universel; la dignité sociale de la personne humaine est l'apport du xix^e siècle. Le problème s'est étendu ainsi des individus aux sociétés et le xx^e siècle s'oriente résolument vers cette nouvelle phase. Des régions supérieures à l'individu, la recherche s'étend parallèlement aux régions inférieures de la conscience, du sous-conscient à l'inconscient. L'individu cesse d'être le miroir transparent où la pensée grecque avait appris à lire; il est la somme obscure des hérédités léguées par un chiffre innombrable d'ascendants, il est le dépôt de sensations, d'impressions enfouies dans une ombre impénétrable d'où elles réagissent sans se laisser entrevoir. Ici encore se manifeste la différence caractéristique de l'Orient et de l'Occident. Les tenants du néo-bouddhisme, de la théosophie, et de tous les articles frelatés qui se réclament de la philo-

sophie hindoue, revendiquent bruyamment pour l'Inde l'honneur d'avoir donné naissance à ces conceptions. La transmigration des âmes et le Karman sont à coup sûr de nobles hypothèses pour rattacher l'homme, par un lien de solidarité morale, au passé et à l'avenir; ils découvrent dans l'individu actuel les résidus des actes antérieurs et l'amorce des destinées ultérieures; mais l'expérience sur laquelle ils prétendent se fonder est, à la manière orientale, une intuition réservée à une élite de voyants, elle échappe au contrôle et procède par affirmations dogmatiques; jamais elle ne se fonde sur une expérience du passé, jamais elle ne contient une parcelle d'histoire; il en est sorti une abondance prodigieuse de contes et de fictions qui sont peut-être les chefs-d'œuvre de l'imagination et de la sensibilité humaine; l'histoire telle que l'humanisme la conçoit a d'autres ambitions; elle subordonne à la raison tout le reste. Lequel vaut mieux? La réponse finale est toujours un acte de foi; mais sans la foi l'action est paralysée.

Et précisément la foi s'en va de l'Occident. Pour l'entretenir sans se départir de l'attitude critique que l'humanisme commande, il fallait un miracle de volonté, et le stimulant d'un succès éclatant. Mais après les triomphes prestigieux, la lutte se fait difficile. L'Occident a péché par excès d'orgueil; et maintenant le bloc des haines, des rancunes, des jalousies s'est soudé; il a trouvé pour l'animer une puissance installée au cœur de l'Europe, maîtresse de toutes les techniques, laborieuse, opiniâtre, qui porte dans la vie civile la rigueur de la discipline militaire, et qui, pour résoudre l'antinomie entre l'individu et la collectivité, a opté comme l'Orient pour la collectivité contre l'individu. Entre ces deux masses en équilibre instable, le Nouveau Monde peut fixer le destin; mais, déchiré lui-même par la variété de ses origines, il oscille, ballotté entre les deux tendances, préoccupé avant tout de créer, à l'aide d'éléments hétéroclites, des nationalités nouvelles. Les voyageurs qui ont visité les écoles et les bibliothèques de l'Amérique n'ont pu manquer d'éprouver une admiration respectueuse devant le spectacle émouvant d'une société humaine surgie sur un sol où elle n'avait pas de racines et qui s'applique à dégager de sa courte existence les principes d'un idéal nouveau; elle s'est donné avec une pro-

digante magnifique des Universités nombreuses où les humanités, transplantées du vieux continent, poursuivent leur action bienfaisante en préparant une élite; mais à distance on ne peut voir que la profusion des instituts techniques, des écoles professionnelles, sans se rendre compte des conditions spéciales qu'impose la mise en valeur d'un pays neuf et surtout d'une société neuve, où, faute d'une culture suffisante, c'est la fortune qui classe les hommes.

Entre les zélateurs et les détracteurs de ce qu'on appelle la culture matérielle ou utilitaire, l'humanisme est encore menacé par des adversaires insidieux; on propose de le restaurer sur des bases nouvelles, de substituer aux langues mortes l'étude des langues vivantes, riches déjà d'un long passé : le français, l'allemand, l'anglais, l'espagnol, l'italien, le russe ont en effet des littératures où l'intelligence et le goût peuvent se former; elles ont drainé en grande partie le trésor des civilisations anciennes. Mais elles ont le tort de vivre, d'être des langues nationales, des instruments de propagande au service d'influences rivales; elles font partie du bagage nécessaire de l'homme cultivé; un bon Européen se doit d'être d'abord un bon polyglotte; on ne connaît pas la civilisation d'un pays tant qu'on n'en connaît pas la langue; en dehors des puissances d'art que procure seule la lecture des originaux, la langue est le seul outil qui démonte le mécanisme intime de la pensée. Mais seules les littératures mortes ont atteint la sérénité qui n'appartient qu'aux choses d'outre-tombe; elles sont, pour emprunter la fameuse formule d'Aristote, purgées de leurs passions, elles sont le capital indivis de l'humanité, elles ont cessé d'être nationales pour devenir humaines. Un Oriental qui veut s'initier aux civilisations de l'Europe n'a pas d'introduction plus sûre que le latin et le grec: s'il s'en est rendu maître, le regard de sa pensée embrasse tout le domaine des idées communes à l'Occident; il en saisit l'unité profonde qui nous échappe trop souvent. On enseigne aujourd'hui le latin et le grec dans les Universités de l'Inde et du Japon; il serait piquant, mais il serait douloureux de voir l'Occident désertier sa tradition quand l'Orient s'essaye à la lui emprunter.

SYLVAIN LÉVI